

Du rêve à la réalité (ou vice-versa) : quelques parallèles avec des albums

Une des séquences clés du film est celle où Souen Wou Kong apparaît à Pierrot, marquant ainsi son entrée dans un univers onirique. Au-delà des références cinématographiques qui pourront être convoquées à l'occasion (« Le magicien d'Oz », après l'ouragan ; « L'histoire sans fin », lecture dans le grenier), on pourra également établir des parallèles avec des procédés similaires dans des albums de la littérature de jeunesse.

Quelques exemples :

« J'ai rêvé d'une rivière » (Allen Say, « L'école des loisirs » 1994) :



Marc, malade, s'est vu offrir par son oncle une boîte métallique où l'on range les mouches de pêche à la truite. Il va rêver que celles-ci s'en échappent et l'entraînent vers la rivière.

On note ici quelques constantes de ce type de basculement (à rapprocher du « Cerf-volant du bout du monde ») : **un moment** – la nuit – ; **un lieu** – la chambre – ; **un objet important qui établit la transition réalité/imaginaire** – la boîte de mouches / le cerf-volant – ; **une situation facilitante** – le/les enfant(s) est/sont seul(s) – ; **un indice de l'ambiguïté** – le pyjama dans les deux cas – ; **un vecteur pour aller dans « l'autre monde »** – la barque / le lit-vaisseau)



« Tout change » (Anthony Browne, « L'école des loisirs », coll. Kaléidoscope, 1990)

Joseph a l'impression que tout change dans la maison. Il a en fait entendu dire par ses parents que « tout allait changer » et son imagination fait le reste...



Jeudi matin
à dix heures et quart
Joseph Kah
vit que la bouilloire
avait un air bizarre.

« Otto (autobiographie d'un ours en peluche) » (Tomi Ungerer, *Petite bibliothèque de l'école des loisirs*, 1999)

Otto, fabriqué en Allemagne dans les années 20, a traversé le siècle et ses drames. Il est finalement retrouvé par Oskar, son ami d'enfance. Tout au long du livre, le fait que l'histoire soit racontée par un ours en peluche est devenu pour le lecteur une chose assez naturelle.

La dernière image, toutefois, lui fait (re)prendre conscience de cette « ficelle » narrative (« prosopopée »), et l'on ne sait trop si l'on entre dans la réalité, ou si l'on en ressort.



« Les deux goinfres » (Philippe Corentin, *L'école des loisirs*, 2000)

À l'issue d'un repas trop copieux, Bouboule fait un cauchemar dans lequel il entraîne également son chien Baballe : sur une mer déchaînée, il doit affronter des pirates ressemblant à s'y méprendre à d'indigestes gâteaux.

La dernière image mêle le souvenir encore très présent du cauchemar (à droite de l'image) et la réalité qui fait irruption dans la chambre sous les traits de la mère de Bouboule.



Quand, le lendemain matin, maman m'a réveillé avec mon chocolat,
je me sentais tout barbouillé.

« Oh, là là ! » qu'elle m'a fait. « Toi, tu as dû faire un cauchemar...
Tu as l'air tout barbouillé... »

« Pas du tout... même que j'ai un petit peu faim », lui ai-je répondu
à ma maman.